

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

SESSION 2019

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

TOUTES SÉRIES

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

SUJET

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 6 pages, numérotées de 1/6 à 6/6.**

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Objet d'étude : Le roman et ses personnages du XVII^{ème} siècle à nos jours

Le sujet comprend :

Texte A : Henri BARBUSSE, *Le Feu*, 1916

Texte B : Roland DORGELÈS, *Les Croix de bois*, 1919

Texte C : Marcel PROUST, *Le Temps retrouvé*, 1927

Texte A : Henri BARBUSSE, *Le Feu*, 1916

Alors que le régiment du narrateur se rend de nuit sur les premières lignes du front pour consolider des tranchées, il subit un bombardement allemand très violent.

— On est foutus, c'coup-ci.

Une forme, un peu en avant de l'endroit où je suis, s'est soulevée et a crié :

— Allons-nous-en !

Des corps qui gisaient s'érigèrent à moitié hors du linceul de boue qui¹, de leurs
5 membres, coulaient en pans, en lambeaux liquides, et ces spectres macabres crièrent :

— Allons-nous-en !

On était à genoux, à quatre pattes ; on se poussait du côté de la retraite².

— Avancez ! Allons, avancez !

10 Mais la longue file resta inerte. Les plaintes frénétiques des crieurs ne la déplaçaient pas. Ceux qui étaient, là-bas, au bout, ne bougeaient pas et leur immobilité bloquait la masse.

Des blessés passèrent par-dessus les autres, rampant sur eux comme sur des débris, et ces blessés ont arrosé toute la compagnie de leur sang.

On apprit enfin la cause de l'affolante immobilité de la queue du détachement :

15 — Y a un barrage au bout.

Une étrange panique emprisonnée, aux cris inarticulés, aux gestes murés, s'empara des hommes qui étaient là. Ils se débattaient sur place et clamaient. Mais, si petit que fût l'abri du fossé ébauché, personne n'osait sortir de ce creux qui nous empêchait de dépasser le niveau du sol, pour fuir la mort vers la tranchée transversale qui devait être
20 là-bas... Les blessés auxquels il était permis de ramper par-dessus les vivants risquaient singulièrement en le faisant et à tout instant étaient frappés et retombaient au fond.

C'était vraiment une pluie de feu qui s'abattait partout, mêlée à la pluie. De la nuque aux talons on vibrait, mêlés profondément aux vacarmes surnaturels. La plus hideuse des morts descendait et sautait et plongeait tout autour de nous dans des flots de lumière.
25 Son éclat soulevait et arrachait l'attention dans tous les sens. La chair s'apprêtait au monstrueux sacrifice !... L'émotion qui nous annihilait était si forte qu'en ce moment seulement on s'est souvenus qu'on avait déjà parfois éprouvé cela, subi ce déversement de mitraille avec sa brûlure hurlante et sa puanteur. Ce n'est que pendant un bombardement qu'on se rappelle vraiment ceux qu'on a supportés déjà.

30 Et, sans arrêt, rampaient de nouveaux blessés fuyant quand même, qui faisaient peur et au contact desquels on gémissait parce qu'on se répétait :

— « On ne sortira pas de là, personne ne sortira de là. »

¹ Qui : le terme renvoie à « des corps ».

² Du côté de la retraite : vers l'arrière, en s'éloignant du front.

Texte B : Roland DORGELÈS, *Les Croix de bois*, 1919

Après avoir repris un village aux Allemands, sans bien comprendre comment, le régiment du lieutenant Berthier est autorisé à prendre du repos à l'arrière. Mais avant cela, sur les ordres d'un général, il doit défiler en fanfare devant le bataillon de jeunes recrues qui va le relever sur le front.

5 Le régiment s'ébranla. En tête, la musique jouait la marche du régiment, et, à la reprise victorieuse des clairons, il me sembla que les dos las¹ se redressaient. Le départ avait été pesant, mais, déjà, la cadence se faisait plus nette, et les pieds talonnaient la route d'un rythme régulier. C'étaient des mannequins de boue qui défilaient, godillots de boue, cuissards de boue, capotes de boue, et les bidons pareils à de gros blocs d'argile.

Pas un des blessés légers n'avait quitté les rangs mais ils n'étaient pas plus blêmes, pas plus épuisés que les autres. Tous avaient sous le casque les mêmes traits d'épouvante : un défilé de revenants.

10 Les paysans du front ont le cœur endurci et ne s'émeuvent plus guère, après tant d'horreurs ; pourtant, quand ils virent déboucher la première compagnie de ce régiment d'outre-tombe, leur visage changea.

— Oh ! les pauvres gars...

15 Une femme pleura, puis d'autres, puis toutes... C'était un hommage de larmes, tout le long des maisons, et c'est seulement en les voyant pleurer que nous comprîmes combien nous avons souffert. Un triste orgueil vint aux plus frustes². Toutes les têtes se redressèrent, une étrange fierté aux yeux. La musique nous entraînait, à pleins cuivres, tambour roulant ; les plus fourbus semblaient revivre et on les sentait tout prêts à crier : « C'est nous qui avons fait l'attaque !... C'est nous qui revenons de là-haut... »

20 Sur la place, le bataillon de jeunes était rangé, capotes neuves, baïonnette au canon. Quelques pas en avant, le général à cheval, avec sa suite chamarrée. Pas une voix dans nos rangs, pas un murmure en face. On n'entendait, sous la musique fiévreuse, que la cadence mécanique du régiment en marche. Le regard volontaire de ceux qui défilaient semblait vouloir dominer tous ces gosses muets qui présentaient les armes.

25 Le général s'était levé sur ses étriers et, d'un grand geste de théâtre, d'un beau geste de son épée nue, il salua notre drapeau troué, il *Nous* salua... Le régiment, soudain, ne fut plus qu'un être unique. Une seule fierté : être ceux qu'on salue ! Fiers de notre boue, fiers de notre peine, fiers de nos morts !...

30 Les clairons éclatants reprirent et nous entrâmes dans la grand'rue, glorieux, raidis, entre une haie mouvante de gosses qui marchaient au pas. La jeune fille des Postes, les yeux rouges, la tête renversée, nous fit bonjour de son mouchoir mouillé, en criant quelque chose qu'un sanglot étrangla.

Alors, Sulphart tout pâle ne put se retenir :

— C'est nous autres qui avons pris le village ! lui cria-t-il d'une voix forte. C'est nous !

35 Et de toutes les têtes tournées, de tous les yeux brillants, de toutes les lèvres, le même cri d'orgueil semblait jaillir : « C'est nous ! C'est nous ! »

La musique sonore nous saoulait, semblant nous emporter dans un dimanche en fête ; on avançait, l'ardeur aux reins, opposant à ces larmes notre orgueil de mâles vainqueurs.

Allons, il y aura toujours des guerres, toujours, toujours...

¹ Las : fatigué.

² Fruste : peu sensible.

Texte C : Marcel PROUST, *Le Temps retrouvé*, 1927

Hospitalisé à Paris pour une maladie, le narrateur reçoit une lettre de Robert de Saint-Loup, l'un de ses amis, qui est au front durant la Première Guerre mondiale.

« [...] Mais si tu voyais tout ce monde, surtout les gens du peuple, les ouvriers, les petits commerçants, qui ne se doutaient pas de ce qu'ils recélaient¹ en eux d'héroïsme et seraient morts dans leur lit sans l'avoir soupçonné, courir sous les balles pour secourir un camarade, pour emporter un chef blessé, et, frappés eux-mêmes, sourire au moment où ils vont mourir parce que le médecin-chef leur apprend que la tranchée a été reprise aux Allemands, je t'assure, mon cher petit, que cela donne une belle idée des Français et que ça fait comprendre les époques historiques qui nous paraissent un peu extraordinaires dans nos classes.

L'épopée est tellement belle que tu trouverais comme moi que les mots ne font plus rien. Rodin ou Maillol² pourraient faire un chef d'œuvre avec une matière affreuse qu'on ne reconnaîtrait pas. Au contact d'une telle grandeur, « poilu »³ est devenu pour moi quelque chose dont je ne sens même pas plus s'il a pu contenir d'abord une allusion ou une plaisanterie que quand nous lisons « chouans » par exemple. Mais je sens « poilu » déjà prêt pour de grands poètes, comme les mots déluge, ou Christ, ou Barbares qui étaient déjà pétris de grandeur avant que s'en fussent servis Hugo, Vigny ou les autres.

Je dis que le peuple, les ouvriers, est ce qu'il y a de mieux, mais tout le monde est bien. Le pauvre petit Vaugoubert, le fils de l'ambassadeur, a été sept fois blessé avant d'être tué, et chaque fois qu'il revenait d'une expédition sans avoir écopé⁴, il avait l'air de s'excuser et de dire que ce n'était pas sa faute. C'était un être charmant. Nous nous étions beaucoup liés, les pauvres parents ont eu la permission de venir à l'enterrement à condition de ne pas être en deuil et de ne rester que cinq minutes à cause du bombardement. La mère, un grand cheval⁵ que tu connais peut-être, pouvait avoir beaucoup de chagrin, on ne distinguait rien. Mais le pauvre père était dans un tel état que je t'assure que moi, qui ai fini par devenir tout à fait insensible à force de prendre l'habitude de voir la tête du camarade qui est en train de me parler subitement labourée par une torpille ou même détachée du tronc, je ne pouvais pas me contenir en voyant l'effondrement du pauvre Vaugoubert qui n'était plus qu'une espèce de loque. Le général avait beau lui dire que c'était pour la France, que son fils s'était conduit en héros, cela ne faisait que redoubler les sanglots du pauvre homme qui ne pouvait pas se détacher du corps de son fils. Enfin, et c'est pour cela qu'il faut s'habituer à « passeront pas », tous ces gens-là, comme mon pauvre valet de chambre, comme Vaugoubert, ont empêché les Allemands de passer. Tu trouves peut-être que nous n'avancions pas beaucoup, mais il ne faut pas raisonner, une armée se sent victorieuse par une impression intime, comme un mourant se sent foutu. Or nous savons que nous aurons la victoire et nous le voulons pour dicter une paix juste, je ne veux pas dire seulement juste pour nous, vraiment juste, juste pour les Français, juste pour les Allemands. »

¹ Recélaient : détenaient.

² Rodin, Maillol : sculpteurs célèbres.

³ Poilu : soldat combattant de la guerre de 1914-1918. Ils étaient ainsi surnommés par les civils parce que, ne pouvant se raser au front, ils portaient la barbe et la moustache.

⁴ Sans avoir écopé : sans avoir été blessé.

⁵ Un grand cheval : expression familière qui désigne une femme de grande taille à l'allure masculine.

QUESTIONS

Après avoir lu attentivement les textes du corpus, vous répondrez aux questions suivantes de façon organisée et synthétique. (6 points)

- 1) À quelles situations les soldats sont-ils confrontés dans les textes et comment réagissent-ils ? (3 points)

- 2) Quelles figures du soldat se dégagent de ces textes ? (3 points)

TRAVAUX D'ÉCRITURE

Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants. (14 points)

Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Marcel Proust (texte C). Vous pourrez vous appuyer sur le parcours de lecture suivant :

- Vous montrerez que l'auteur de la lettre se livre à une évocation tragique de la Première Guerre mondiale.
- Vous étudierez comment dans cette lettre se construit un véritable mythe du Poilu.

Dissertation

Comment le roman nous permet-il d'éprouver la réalité de l'Histoire, des événements du passé, et d'en comprendre le sens ? Vous appuierez votre développement sur les textes du corpus, les textes étudiés pendant l'année, ainsi que sur vos lectures personnelles.

Invention

Un des jeunes soldats du texte de Roland Dorgelès (Texte B) assiste au défilé du régiment du lieutenant Berthier. Dans une lettre à ses parents, il raconte cet épisode, et il évoque les impressions qu'il lui a laissées, avant de se rendre au front avec son propre bataillon. Vous rédigerez cette lettre sans la signer.